

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

DANS
MON OBSCURITÉ

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Dernier été pour Lisa

Un autre jour

Qu'à jamais j'oublie

L'Homme du Grand Hôtel

VALENTIN MUSSO

DANS
MON OBSCURITÉ

Roman



© Éditions du Seuil, mai 2023.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0687-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

I

EMMA

1

Je m'appelle Emma, j'ai 24 ans, et je crois que je suis folle.

24 ans, c'est l'âge auquel ma mère m'a donné naissance. Je n'imaginerais pas avoir un enfant aujourd'hui. Ni même dans cinq ou dix ans. Ni même jamais, pour être tout à fait honnête. J'ai toujours pensé que l'instinct maternel n'était qu'une pure construction sociale destinée à culpabiliser les femmes et à les pousser à faire des gosses. Je ne crois pas que ma mère ait réellement voulu tomber enceinte de moi. Même si elle n'en a jamais parlé ouvertement, on sent ces choses-là. Je suis le fruit d'un accident. J'ai d'ailleurs mis du temps à me faire à cette idée, à accepter que ma venue au monde soit le fait non du désir mais du hasard.

Je m'égare. Peu importe mon âge. Je crois

que je suis folle. Ce mot ne veut rien dire, je le sais, mais quel autre pourrais-je bien utiliser ?

D'abord, ce sont des petits riens, des choses insignifiantes que vous pourriez ne même pas remarquer ou qui vous sortent immédiatement de l'esprit.

Une présence derrière vous quand vous marchez dans la rue. Une ombre anonyme au milieu de la foule.

L'impression que quelqu'un a ouvert votre courrier puis a soigneusement recacheté les enveloppes.

Un coup de téléphone au cœur de la nuit. Un souffle dans le combiné, une respiration à peine perceptible avant que votre interlocuteur raccroche sans avoir dit un mot.

Une multitude de petits événements qui, pris séparément, ne prêteraient pas à conséquence mais qui, cumulés, ne peuvent plus être ignorés.

Vous pensez : « Tu te fais des idées », « Quelqu'un s'est trompé de numéro et a pris conscience de son erreur en entendant

ta voix ». Vous vous dites que tout cela finira par s'arrêter. Qu'après tout, vu votre situation, il est normal que vous n'alliez pas bien dans votre tête.

Mais le temps passe et les choses empirent. La vague intuition se transforme en certitude. Quelqu'un vous épie, vous traque, vous suit.

Il y a pourtant bien des moments d'accalmie. Une semaine par-ci par-là, où plus rien d'étrange ne survient dans votre existence. Où celle-ci ressemble à nouveau à un long fleuve tranquille.

Puis, sournoisement, l'impression d'être observée revient. Toujours fugace, impalpable. La sonnerie du téléphone fixe se remet à retentir dans le silence de la nuit. Un bruit strident qui vous arrache brutalement à votre sommeil. Parfois, l'inconnu au bout du fil raccroche dès que vous vous emparez du combiné. À force, vous avez pris l'habitude de débrancher la prise pour être tranquille. Mais tranquille, vous ne l'êtes pas, parce que vous savez malgré tout que le téléphone

aurait sonné s'il avait été encore branché. Les choses ne disparaissent pas parce qu'on ne les voit ou ne les entend plus.

Voilà ce qu'est devenue ma vie.

Je m'appelle Emma, j'ai 24 ans, et je crois que je suis folle.

*
**

Je passe l'essentiel de mes journées dans mon appartement, à Rennes. Une vie monacale et solitaire à laquelle j'ai fini par prendre goût, même si je n'avais pas vraiment le choix. L'être humain a une capacité d'adaptation illimitée. Il finit toujours par s'accommoder avec le réel, par entériner ce qui s'impose à lui en se persuadant qu'il l'a décidé.

Depuis plusieurs années déjà, je travaille uniquement à domicile. Mon métier n'est pas des plus courants : je corrige des manuscrits pour une maison d'édition. Toutes sortes de types de textes passent entre mes mains : des romans, des policiers, des essais, des ouvrages

scientifiques. Ce travail demande une grande ouverture d'esprit, qui me permet de ne pas sombrer dans les affres de la solitude.

Je ne m'enferme jamais dans mon bureau, une pièce pourtant douillette, chaleureuse et agréable. Je n'aime pas les endroits confinés, les murs trop rapprochés qui vous oppressent. Paradoxalement, cette claustrophobie va de pair avec une agoraphobie prononcée : le trop-plein d'espace m'effraie autant que le fait d'en manquer. Les lieux publics me plongent dans une angoisse aussi grande que le ferait une cabine d'ascenseur. J'ai appris peu à peu à trouver un équilibre, à me ménager des espaces où je me sente bien.

Le salon est l'endroit où je passe le plus de temps. Une double pièce aérée, munie de larges baies vitrées et remplie de vieux meubles qui sentent le bois patiné et l'encaustique. Une tasse de thé fumante posée sur la table en chêne massif qui me sert de bureau, je commence à travailler très tôt, parfois même avant que les lueurs du jour

pointent derrière les immeubles. L'obscurité est mon royaume. J'apprécie ces moments de calme où la ville n'est pas encore éveillée. On n'entend que quelques travailleurs de l'aube, le bruit du camion des ripeurs, les miaulements rauques de chats qui se battent dans la rue. Des heures silencieuses se succèdent, brisées par le bruissement des pages qui défilent sous mes doigts.

En travaillant, il m'arrive de voyager. Il y a quelques jours encore je plançais sur un roman qui se déroule en Sibérie. Étendues immaculées, profondes forêts de sapins, isbas de mélèze... Je me trouvais à six mille kilomètres de mon salon, transie dans le froid des steppes eurasiennes. Ces lectures sont ma nourriture. Ma vie intérieure s'anime sous le pouvoir des mots.

Plus jeune, je rêvais moi aussi d'écrire. Ce qui, à bien y réfléchir, n'a rien d'original. J'ai entendu à la radio que plus de dix millions de Français avaient un manuscrit dans leurs tiroirs, même si peu osent franchir le pas et l'envoyer à un éditeur. J'ai écrit, comme

tout le monde. Un journal intime commencé à l'adolescence et délaissé à mesure que j'approchais des rives de l'âge adulte. Des carnets remplis de gamineries, d'états d'âme et de rêves qui ne se sont pas réalisés. J'ai compris un jour que, lorsqu'on n'arrive pas à réaliser ses rêves, il vaut mieux en changer. Ce que j'ai fait. Une manière, là aussi, de se préserver. Je ne sais plus où j'ai mis ces cahiers. Je ne crois pas les avoir détruits. Peut-être sont-ils encore dans le garde-meubles que nous avons loué après la disparition de ma mère pour pouvoir mettre le trois pièces en location.

J'aime cet appartement, plus que je ne saurais le dire. Je n'imaginerais pas devoir vivre ailleurs. Je ne l'aimerais sans doute pas autant s'il ne m'avait été légué par ma mère. Elle l'avait acheté à une époque où les prix dans le quartier n'étaient pas démentiels. Nous avons passé de belles années ici, elle et moi. Des années de relative insouciance, même si la dépression la rongait depuis longtemps. Je me souviens de ces pilules qu'elle

avalait à toute heure du jour, sans se cacher vraiment parce que faire semblant avait fini par être trop difficile pour elle. « Des pastilles pour la gorge » ou « des bonbons », me disait-elle lorsque je me montrais trop curieuse. Avec le recul, je me rends compte du degré de folie qu'il fallait pour dire une telle chose à un enfant. Et s'il m'avait pris l'idée, pour me régaler d'une sucrerie, d'aller farfouiller dans son armoire à pharmacie ?

J'ai quitté l'appartement à l'âge de 15 ans, après la mort de maman, pour m'installer chez mon oncle et ma tante dans un quartier résidentiel de la ville. Ce sont des gens bien, qui m'ont accueillie et traitée comme si j'étais leur propre fille. Je n'ai jamais rien eu à leur reprocher, mais notre relation est toujours restée superficielle, faite de non-dits, de silences, d'incompréhension mutuelle. Ils étaient incapables de comprendre ce que je traversais et je n'arrivais pas plus à me mettre à leur place. Voir débarquer chez eux une adolescente orpheline n'a pas dû être une sinécure. Je me dis aujourd'hui que j'aurais

dû faire plus d'efforts, essayer de dépasser mon chagrin pour établir un dialogue avec eux. Me montrer moins égoïste aussi, en leur témoignant un peu de reconnaissance. Après tout, rien ne les obligeait à me recevoir chez eux. J'aurais tout aussi bien pu finir mon adolescence dans une famille d'accueil ou dans un foyer pour enfants.

Une chose est sûre, je n'aimais pas leur maison – un pavillon terne agrémenté d'un minuscule jardin bordé d'hortensias et de géraniums. La maison sentait toujours le chien, ou plutôt *leur* chien, Pikkie, un border collie à poils longs pouilleux qui bavait partout et laissait des taches indélébiles sur le parquet. Il m'agaçait, mais avec le temps j'avais presque fini par l'aimer, par pitié, comme on finit par s'attendrir sur ses propres défauts.

Pikkie a été empoisonné. On l'a retrouvé un matin derrière la cabane du jardinet, recroquevillé sur lui-même, le corps tordu, figé dans une expression de souffrance atroce. Il avait avalé de la mort-aux-rats.